

la Vierge des Tueurs

Un film de Barbet SCHROEDER

Les Films du Losange, Le Studio Canal+, Vertigo Films, Tucan Producciones Cinematograficas Ltda
avec la participation de Canal+
présentent

Un film de
Barbet SCHROEDER

la Vierge des Tueurs

Scénario de **Fernando VALLEJO**
d'après son roman « La Virgen de los sicarios »
publié aux éditions Belfond

Avec **German JARAMILLO, Anderson BALLESTEROS, Juan David RESTREPO**
et la participation de **Manuel BUSQUETS**

SORTIE LE 20 SEPTEMBRE 2000

Presse :
Jean-Pierre Vincent / Clotilde Lecuillier
12, rue Paul Baudry
75008 Paris
Tél. : 01 42 25 23 80
Fax : 01 42 89 54 34

Distribution :
Les Films du Losange
22, avenue Pierre 1^{er} de Serbie
75116 Paris
Tél. : 01 44 43 87 15/17/25
Fax : 01 49 52 06 40

Site internet : www.filmsdulosange.fr



S Y N O P S I S



Après une absence de trente ans, l'écrivain Fernando Vallejo retourne à Medellin, ville où il a grandi. Il ne reste plus grand chose de ce qu'il avait laissé : ses parents sont morts, une partie de la ville a été démolie, la mafia de la cocaïne « le cartel de Medellin » sème la terreur par le biais de bandes d'assassins. Dans un bordel de garçons, il rencontre Alexis qui a seize ans.

Originaire des quartiers pauvres, Alexis fait partie de ces assassins qui tuent à la commande et sont tués à leur tour par des jeunes gens sans avenir. Il a déjà plusieurs morts sur la conscience.

Dans cette ville d'horreur, de chaos et de haine, où les dettes de sang passent de frère en frère et d'ami en ami, comme si le sort des vivants était dans les mains des morts, et où seules les églises sont des oasis de paix, l'amour va naître entre eux. Un amour sans avenir, condamné d'avance par la réalité qui les entoure.

Si le bruit assourdissant de la chaîne Hi-fi que Fernando offre à Alexis constitue une première barrière entre eux, bientôt les meurtres commis par le garçon vont devenir un obstacle majeur dans leur relation. N'importe qui peut être candidat à la mort pour peu qu'il dérange Alexis ou qu'il le croise sur son chemin. Pour rien et sans le moindre scrupule, tel un nouvel Ange Exterminateur, il sort son arme et tire.

Tous les deux traînent ainsi, d'église en église et de meurtre en meurtre, habités par leur amour de jour en jour plus fort et plus confiant. Un jour, Alexis est tué par un homme à moto.

En proie au plus grand désespoir, Fernando se rend au quartier de Santo Domingo Savio pour faire la connaissance de la mère d'Alexis, une femme du peuple, pauvre et avec plusieurs enfants.

Elle lui apprend qu'Alexis a été tué par un jeune homme d'un quartier voisin. Tout ce qu'elle connaît du meurtrier c'est qu'il est surnommé « *le Lagon Bleu* ».

A nouveau seul, Fernando se met à errer sans but dans les rues qui, malgré le bruit et la violence, ont été les témoins de ses brefs moments d'amour. Il va alors rencontrer un garçon qu'au premier regard il confond avec Alexis. Il s'appelle Wilmar, est âgé de 16 ans et ressemble beaucoup à Alexis. Tout d'abord dans la façon de s'habiller, mais aussi dans sa dévotion à la Vierge Marie du Grand Secours et enfin pour son goût des armes. C'est ainsi que s'ajoutent à la liste des meurtres d'Alexis ceux de Wilmar.

Une nouvelle histoire d'amour commence pour Fernando, comme si dans cette ville la réalité devenue folle tournait en rond et répétait les morts dans les vivants...

Entretien avec Barbet SCHROEDER par JEAN DOUCHET

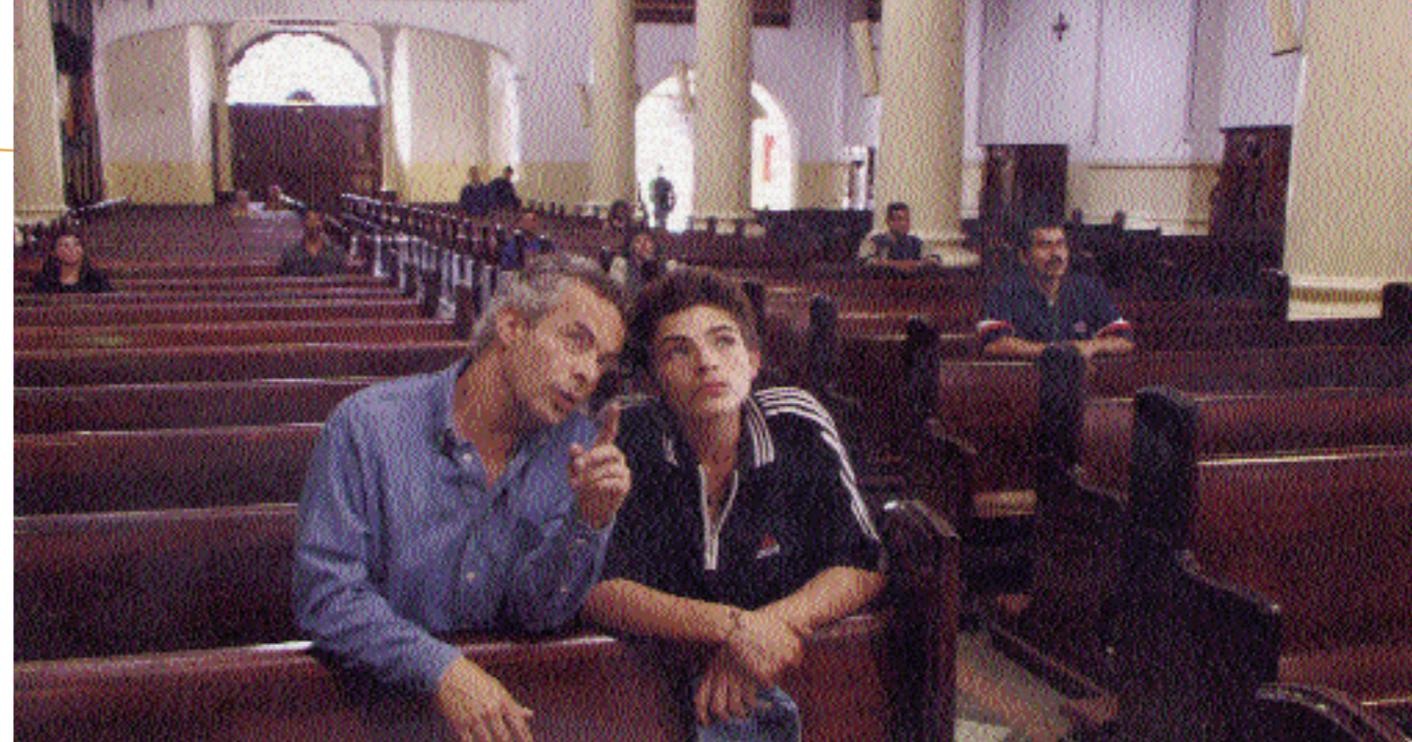
Pourquoi, alors que vous tourniez depuis 15 ans aux Etats-Unis, êtes vous allé en Colombie ?

J'ai toujours voulu tourner en Colombie, c'est le pays de mon enfance et j'y retourne chaque année dès que je peux. Depuis des années, je cherche un écrivain colombien avec lequel je pourrais collaborer à un film et c'est très tard que j'ai découvert Fernando Vallejo. Ce fut une révélation. J'ai lu toutes ses œuvres, parmi lesquelles une sorte d'autobiographie en six volumes, deux biographies de poètes colombiens et des essais sur la biologie. C'est une rencontre de la même intensité que celle que j'ai eue avec l'œuvre de Bukowski. Un coup de foudre. D'ailleurs je crois que, même si je n'avais pas eu un lien si spécial avec la Colombie, j'aurais voulu travailler avec Vallejo après l'avoir découvert.

De la Colombie, qu'est-ce que vous gardez comme souvenir et qu'est-ce que vous vouliez montrer de ce pays ?

Il y a dans ce pays une merveilleuse énergie vitale liée à un humour plein de sarcasmes auquel je suis très sensible. En Colombie, on rit de tout, même des choses les plus horribles, même si elles viennent de se passer. C'est une sorte de protection contre les événements très durs qui les entourent.

Il y a aussi, bien sûr, tous les souvenirs d'enfance et quand j'y retourne (souvent) il n'y a pas un jour où des images, des odeurs ne me reviennent en mémoire. J'en ai un en particulier, très violent : il y a eu des émeutes, le 9 avril 1948, j'avais sept ans.



La ville était livrée aux émeutiers et aux tueurs. On m'avait interdit de regarder par les fenêtres. Evidemment, c'est ce que j'ai fait. J'ai vu des gens qui avaient volé un grand frigidaire américain très lourd, ils étaient six à le porter avec un septième qui les commandait, un bandeau rouge autour de la tête et une machette à la main.

L'un des six porteurs a commencé à se plaindre et celui avec la machette a eu une altercation violente avec lui. Soudain, de deux coups de machette, il lui a tranché la tête : elle a roulé sur le trottoir. L'homme sans tête est resté debout, sans doute coincé sous le frigidaire pendant un moment qui m'a semblé une éternité.

C'est une scène qui m'a marqué mais qui n'est pas aussi horrible qu'elle en a l'air parce qu'il n'y avait pas le son. Derrière ma fenêtre, c'était une scène muette, donc un peu irréaliste.

Comment s'est passée l'adaptation ?

Après avoir lu toute son œuvre, j'étais très impatient de rencontrer Vallejo qui vit à Mexico. Je lui ai annoncé au téléphone que j'allais arriver dans une semaine et que je désirais développer un projet avec lui. Pendant toute cette semaine, il a pensé : « Sûrement qu'il veut faire

La Vierge des tueurs ». Et moi, j'avais lu le livre, je l'avais adoré, mais je pensais que ce n'était pas adaptable au cinéma. D'une part parce que c'était un long monologue imprécatoire ; il aurait fallu employer des voix off, ce que j'ai toujours ressenti comme une facilité dans les adaptations littéraires. D'autre part, parce qu'il y avait un nombre impressionnant de morts : dix-huit. Cela était très fort et fonctionnait très bien en littérature parce que ces meurtres sont en quelque sorte des paraboles, mais au cinéma on a à faire à la réalité des choses et cela aurait été insupportable. Quand j'ai rencontré Vallejo, il m'a dit avoir commencé à réfléchir à l'adaptation de **La Vierge des tueurs** et avoir trouvé plusieurs solutions. « Je crois que je peux très bien écrire les dialogues entre l'homme et ces garçons sans jamais utiliser de voix off » me dit-il. Je lui ai dit qu'il fallait aussi beaucoup réduire le nombre de morts.

Nous avons commencé à parler de deux autres projets, mais nous nous sommes vite rendu compte que celui-ci était vraiment original et que nous avions la chance d'avoir un projet qui ne ressemblait à aucun autre film.

Alors, a commencé une négociation sur le





nombre de meurtres pour savoir quels seraient les morts que nous allions garder, et à quelles conditions...

Le résultat est pour moi tout à fait étonnant ; une autre version de la même histoire, plus proche de sa vérité autobiographique. Un peu comme Marguerite Duras revisitait plusieurs fois les mêmes histoires sous des angles différents.

Le montage financier fini, vous arrivez sur place : comment s'est passé le choix des décors, des acteurs ?

Le tournage s'est fait très rapidement, en moins de deux mois à Medellin. En revanche, la préparation a pris six mois.

J'ai vraiment eu le temps de choisir très soigneusement les décors. Il fallait que ce film soit aussi le portrait de la ville, que Medellin soit un des personnages du film.

L'autre chose très longue et difficile fut le choix des jeunes acteurs qui devaient être des garçons des rues très beaux, et que la caméra soit amoureuse d'eux. Aidé par le cinéaste de Medellin, Victor Gaviria, qui a fait des recherches de son côté, nous avons trouvé beaucoup de jeunes talents.

Mais un visage magique à l'écran est une chose rare à trouver. C'est finalement le vrai personnage de Alfonso, qui avait présenté le vrai Alexis au vrai Vallejo dans la vie, qui nous a fait rencontrer Anderson. Il vendait de l'encens, il avait déjà été en prison et vivait dans les quartiers les plus élevés. Une des caractéristiques de la ville de Medellin, c'est que plus on va haut sur les flancs des montagnes, plus on est dans des quartiers pauvres, des quartiers nouveaux où les gens qui arrivent, s'installent et construisent. Ils font des « invasions » et vont vivre ainsi de plus en plus haut.

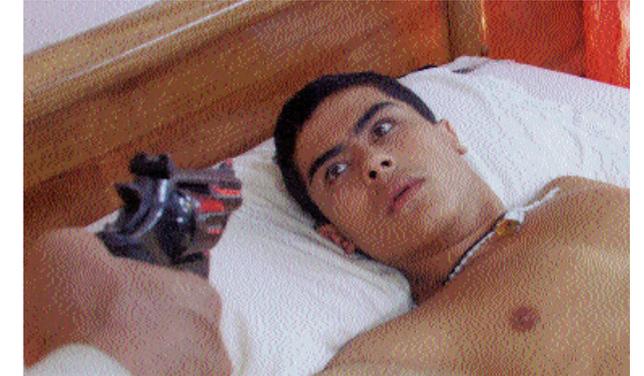
Anderson habitait dans un quartier pratiquement inaccessible, en partie contrôlé par la guérilla. Il habitait avec son petit frère de 13 ans. Il a fallu le convaincre de venir avec nous, lui faire passer des visites médicales, etc. J'ai commencé à pratiquement vivre avec lui jour et nuit. J'ai fait la même chose avec Juan David (Wilmar) qui était d'un quartier similaire. Pour le rôle principal, j'avais commencé à chercher au Mexique, puisque j'étais sur place avec Vallejo.

J'ai rencontré quelques acteurs très intéressants, mais un peu plus tard quand j'ai commencé à entendre des acteurs

colombiens disant le texte, j'ai tout de suite compris qu'il fallait un acteur de ce pays. Tout prenait une autre résonance quand le texte était dit par des colombiens.

Puis, j'ai eu la chance de rencontrer un acteur vraiment exceptionnel qui n'était pas très connu en Colombie parce qu'il avait toujours refusé de faire de la télévision. C'est quelqu'un de très intransigeant, qui ne veut pas faire de compromis. Il n'avait pratiquement jamais fait de cinéma mais a très vite appris en quelques jours. Nous avons fait de nombreuses lectures et répétitions. Puisque nous avons tous nos décors, que nous avons du temps, nous avons pu aller avec le chef opérateur muni d'une mini caméra digitale dans tous nos décors et nous avons pu répéter le film en entier.

J'ai même par la suite fait un petit montage. Donc, luxe inouï, j'avais l'intégralité du film en cassette avant le tournage. Ces nombreuses lectures et répétitions étaient très importantes pour les acteurs. Ils ont pu s'habituer, et moi j'ai pu détecter nos défauts et nos qualités, trouver des solutions et surtout tourner ensuite beaucoup plus rapidement. J'ai pu aussi supprimer quelques scènes très belles mais inutiles avant de les tourner pour de vrai.



Est-ce que le fait d'avoir un acteur confirmé a aidé les deux jeunes ? Cet acteur n'a-t-il pas été un peu dérouté d'avoir des partenaires non professionnels ?

Non, il était fasciné par ces deux jeunes, et d'ailleurs nous l'étions tous car ils avaient une vitalité, un naturel, une bonne humeur qui étaient contagieux. Il a d'ailleurs fait avec eux une chose très utile qui consistait en des exercices de théâtre, des exercices de contact physique tous les matins, pendant des semaines. Sur le tournage, par la suite, c'était merveilleux de voir entre eux cette aisance et cette intimité acquises.

Parlons maintenant de l'environnement du tournage et de Medellin qui a une réputation dans le monde entier de ville dangereuse.

Il y a eu d'innombrables problèmes logistiques dus à la sécurité mais une chose qui m'a beaucoup aidé, c'est que toute l'équipe était colombienne depuis le départ des français. Nous étions un film colombien. En tant qu'étranger, j'étais le seul qui était vraiment en danger, surtout pour le kidnapping.



Mes gardes du corps, qui faisaient partie de la police, m'ont expliqué que, sur la liste des risques, j'étais classé 7 sur une échelle de 10.

La camionnette qui contenait le matériel de Haute Définition d'une valeur de 300 000 dollars avait aussi à toute heure des gardes du corps à motocyclette avec gilets pare-balles et mitraillettes ! Quand on tournait dans des quartiers un peu difficiles, on avait en plus cinq policiers armés jusqu'aux dents. Dans le centre, ces policiers n'avaient pas d'arme visible sur eux...

Le son était-il direct ?

Oui. Je tiens absolument, si c'est possible, à avoir tous les plans de mes films en son direct. Là, on y est arrivé à 99%.

Je suis très content de l'ingénieur du son car c'est une ville terriblement bruyante. Nous avons essentiellement travaillé avec des micros-cravates et il a fait des merveilles avec ça.

Le son est par ailleurs une partie très importante de la narration du film.

Comment avez-vous aborder le problème de l'homosexualité avec vos comédiens ?

Pour moi c'était très important de faire une histoire d'amour, et de traiter l'homosexualité comme si c'était un acquis.

J'ai essayé de communiquer ça à mes acteurs. Je crois que tout le monde a en lui des tendances homosexuelles, ce n'était pas trop dur pour eux d'aller les chercher, mais on peut avoir peur et mon travail a été de convaincre les jeunes acteurs que ce n'était pas dangereux de puiser dans ces choses-là. Je leur ai montré **Fraise et Chocolat** et certains films de Fassbinder et d'Almodovar.

Quant à l'acteur principal, il a un frère homosexuel et il y pensait très souvent.



C'est aussi l'histoire d'un jeune garçon avec un homme plutôt mûr.

C'est le cœur du film. L'histoire raconte cet apprentissage. L'adulte essaie d'inculquer quelques principes à l'enfant, même s'il le fait en riant beaucoup et en se moquant de tout. L'enfant participe en riant car il est séduit par ce personnage. C'est un père comme beaucoup rêveraient d'en avoir, un père complice.

Mais, il y a aussi un apprentissage dans l'autre sens : Fernando apprend à découvrir la nouvelle réalité de la ville de son enfance à travers cet enfant. Cet écrivain découvre aussi une langue et une grammaire nouvelle.

On en arrive au sujet du film : le meurtre comme la chose la plus naturelle du monde.

C'est une tradition colombienne qui dure en fait depuis près de cent ans, d'une façon quasi ininterrompue. Cette culture de violence se reflète dans le film.

Elle a pris des proportions épouvantables avec l'arrivée du trafic de cocaïne et la présence à Medellin de milliers de bandes armées. Le taux d'impunité des crimes est de 97%. Je crois que c'est un taux bien supérieur à celui du Far-West à la pire époque.

C'est la réalité de cette ville. Même à l'intérieur de la Colombie, Medellin est une exception : trois fois plus de meurtres par nombre d'habitants que Bogota.

Notre personnage principal, à travers son histoire d'amour, va se trouver mêlé, confronté à cette violence. Dans un premier temps, il est bouleversé et horrifié ; mais cet enfant, c'est l'amour de sa vie, il ne l'abandonnera jamais. S'il s'agit d'être confronté à un choix : être témoin des meurtres ou abandonner l'enfant, il choisit de rester avec lui et de devenir indirectement complice.

Je voulais que le spectateur ressente une « espèce d'anesthésie progressive » face à cette



violence, comme ce qui arrive à Fernando. Si l'on veut survivre à Medellín, il faut progressivement s'insensibiliser.

Il a aussi une profonde horreur de ce qui est arrivé à sa ville.

N'oublions pas que pour lui, c'est l'humanité toute entière qui est en jeu et contre laquelle il s'insurge, pas seulement Medellín. Il voit Medellín comme l'avant-garde de ce qui va se passer dans le reste du monde. Ou de ce qui pourrait se passer n'importe où si quelques verrous et une couche de vernis venaient à disparaître.

Vous ne craignez pas que le film « choque parce qu'il ne choque pas » ?

Oui. C'est un film dans lequel des choses choquantes sont données comme des principes de base et sont traitées très naturellement et très simplement, comme la réalité de la situation et l'histoire le veulent.

A la fois par rapport à l'histoire et au tournage, il me semble que le film a parfois une approche documentaire.

Comme tous mes films, celui-là a aussi un aspect documentaire. J'ai voulu ancrer le plus possible le film dans la ville de Medellín, j'ai voulu que la ville soit un des personnages du film. Bien qu'il se soit exilé depuis plus de 30 ans toute l'œuvre de Vallejo est inspirée par Medellín, et en particulier **La Vierge des tueurs**, en

partie autobiographique. Il y a un aspect documentaire et documenté de même que dans **Barfly**. Mais le plus important est pour moi le respect de l'écrit. Il s'agit d'un écrivain et les dialogues qui ont l'air très naturel, sont en fait très écrits. C'est ce travail qui me passionne complètement : ancrer un texte dans une réalité et ce faisant, arriver à trouver un style qui correspond à celui de l'écrivain. Le style de Vallejo est plein d'humour, à la fois flamboyant et précis, très écrit avec des passages très parlés. Il est aussi toujours à la première personne. Il fallait un côté documentaire pour installer le film dans la ville, mais il fallait aussi rendre le côté hallucinatoire, bref utiliser à la fois la caméra à l'épaule et les mouvements de grue.

L'utilisation de la Haute Définition vous a-t-elle aidé ?

Dès que j'ai découvert l'image de la haute définition, j'ai été complètement fasciné. J'ai voulu absolument m'en servir. Il s'est trouvé que ce projet était idéal pour cela.

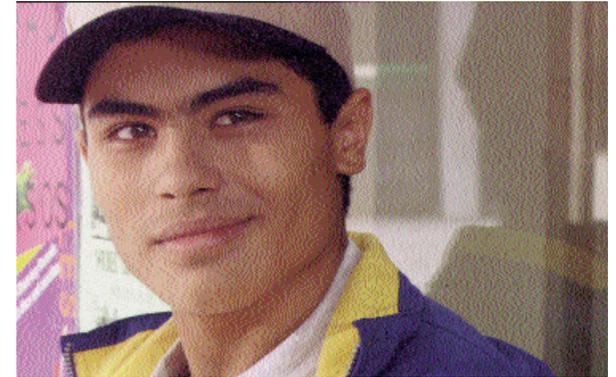
Une fois le tournage commencé, il fallait tourner très vite les extérieurs, en 4 semaines, avant que la rumeur ne se répande. Nous avons vite été repérés et la dernière semaine en extérieurs fut la plus dangereuse, avec menaces de mort. Il y avait un nombre impressionnant de lieux, à tel point que certains jours, nous étions obligés de tourner dans trois endroits différents avec un temps qui changeait en permanence en alternant plusieurs fois par jour nuages, pluies torrentielles et grand soleil. Nous avons terminé par 3 semaines d'intérieurs. Faire le film en 35mm nous aurait demandé le double de temps. La HD permet de tourner avec de multiples caméras. Nous avons eu jusqu'à trois caméras pour certaines scènes. La réponse à la grande question du cinéma : « où mettre la caméra ? » devient très excitante quand il y en a trois. Cela

devient une stratégie pour faire le moins de compromis possible et pour que cela ne ressemble pas à de la télévision. Il nous est arrivé pendant le tournage d'un plan d'avancer deux caméras pour prendre un champ contre champ après que la caméra principale soit passée sur un travelling filmant un plan compliqué. Quand la bonne prise arrive, le tournage de la scène est terminé, c'est très satisfaisant pour les acteurs. Au mixage, pas besoin d'égaliser les ambiances entre les différents plans, c'est le même son de la bonne prise. Toujours pour accélérer le tournage et pour les rendre plus discrets, plus réalistes, les effets spéciaux des impacts de balles, par exemple, pouvaient être rajoutés en post-production sans grand problème puisque nous étions déjà en mode digital. En plus, tout est net. La HD donne une profondeur de champ dont Orson Welles et son chef opérateur Gregg Toland auraient été ravis à l'époque. Tout cela naturellement, comme une image de documentaire vidéo. Contrairement à certains, qui font des efforts pour que la HD ressemble à du cinéma et pensent que les changements de point sont un élément important de la mise en scène, j'ai voulu explorer les caractéristiques de cette nouvelle technique en les acceptant. Plus c'était défini, plus j'étais content. Sur un gros plan d'Alexis, par exemple, on voit la ville très nette derrière. Pour moi, c'est formidable. Cela ne me distrait pas et renforce l'idée du film.

Un autre aspect me passionne, c'est le traitement de l'image : changer les couleurs, faire un coucher de soleil. Il y a près de 200 modifications subtiles de l'image dans le film, pour la plupart indétectables. C'est une très grande liberté.

La Haute Définition m'a aidé à traduire au cinéma cette idée chère à Vallejo de la réalité devenue folle parce que cet excès de réalité, cet excès de profondeur de champ finissent par devenir irréels, comme si la réalité devenait folle à force d'hyper-réalité.

Mais j'ai aussi payé le prix d'un tel choix, étant le premier à utiliser la Haute Définition pour un long métrage de fiction. La caméra HD 24 images



fabriquée pour Georges Lucas n'existait pas encore et j'ai tourné avec exactement la même caméra, mais en 30 images, ce qui a créé un véritable cauchemar multiforme en post-production et ce qui cause un léger effet stroboscopique dans les panoramiques trop rapides.

A la fin, le film sera vu en 35 mm ?

Oui, bien sûr, pour l'instant il sera vu en 35 mm. En attendant que les projections digitales se multiplient et se perfectionnent, dans cinq ans peut-être.

Avez vous travaillé la couleur au tournage ?

Le jaune est la couleur principale du film. Il nous est arrivé de peindre certaines choses en jaune. Il y a très peu de plans en extérieurs où je ne me suis pas arrangé pour que passe un taxi jaune. C'est la couleur d'Alexis, de la vitalité de cette ville. Solaire, angélique mais aussi diabolique. Je me suis toujours souvenu de l'émotion esthétique intense que m'avait provoqué la voiture jaune de **Écrit sur du Vent** de Douglas Sirk. Les deux autres couleurs sont le rouge et le bleu.

Deux lois :

1) On ne pouvait jamais utiliser les trois couleurs à la fois dans un même plan : c'étaient les couleurs du drapeau Colombien !

2) La couleur orange, trop proche du jaune et du rouge était interdite, ce qui nous a amené à dévisser ou à recouvrir de gris un nombre incalculable de poubelles plastiques fixées à des poteaux de toutes parts dans la ville. Autant pour « l'approche documentaire ».

Comment avez-vous traité la musique ?

Dans la partie du film ancrée dans la réalité de Medellin, les seules musiques sont des musiques d'ambiance, des musiques qu'on entend dans la rue : des salsas, des boléros, des tangos, toutes les musiques populaires colombiennes que j'aime beaucoup.



Il y a, par ailleurs, une partie irréaliste du film dont le côté fantasmagorique ou hallucinatoire est souligné par l'usage de la musique de film proprement dite. Elle est d'un compositeur qui a une sensibilité latine, qui a fait les films de Raoul Ruiz : Georges Arriagada. Il a écrit une musique symphonique qui a apporté beaucoup d'émotion. La collaboration avec lui a été passionnante.

Ce film raconte l'histoire de quelqu'un qui arrive dans une ville pour y mourir, qui découvre l'amour, la vie et une douleur intense qui est bien pire que la mort qu'il recherchait au début en ironisant.

Cette douleur, c'est cette musique symphonique qui la fait sentir. A travers Fernando c'est aussi la douleur d'une ville et de tout un pays que l'on découvre.

Comment voyez-vous le film maintenant qu'il est terminé ?

C'est un film où nous avons tourné à toute vitesse, nous n'avons pas pu revenir le jour suivant pour améliorer certaines prises. Il a des imperfections mais ce sont ces imperfections que j'aime parce qu'elles font partie de cette situation si particulière. Je l'aime parce qu'il ne ressemble à aucun autre.

lettres de Colombie

Par
**Barbet
SCHROEDER**

Fête des pères

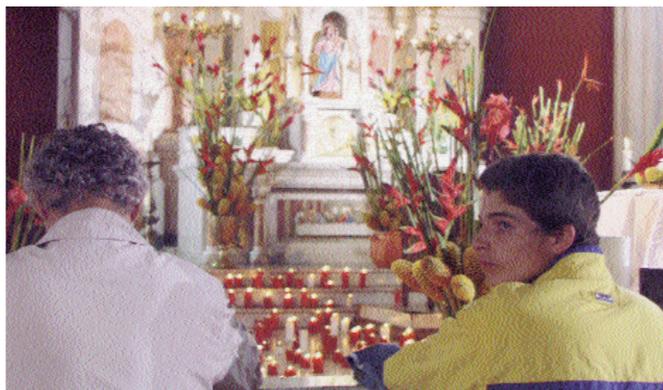
J'ai rencontré aujourd'hui le maire de Medellin. Il était très préoccupé par les activités d'une nouvelle bande armée, dissidente des Farc, qui opère dans le quartier de Pilarica et qui est commandée par une femme, docteur en médecine, apparemment hors de contrôle et très sanguinaire.

Quatre policiers ont été gravement blessés hier soir par sa bande. Pendant que nous étions dans son bureau il a appris la mort d'un policier. Un commando de 17 personnes de la bande de Las Terrazas (Manrique) a fait irruption dans l'Hôpital de San José pour libérer un terroriste et un assassin très dangereux qui avaient été

transportés, blessés, de la prison de haute sécurité.

Dimanche dernier, pour la fête des pères, il y a eu 34 morts. Le même jour, l'inauguration du Festival de Poésie rassemblait plus de gens qu'aucun match de football ne l'avait jamais fait dans cette ville.

Le casting se passe très bien. En quelques jours, nous avons déjà deux garçons possibles. La vitalité et l'angélisme de ces malfaiteurs de 15 ans, leur élégance vestimentaire très étudiée et leur manière d'envisager leur vie brève comme celle d'un papillon sont irrésistibles. Ceux qui survivent parlent comme des retraités, ils ont 21 ans.



Anderson

Ça y est, j'ai finalement rencontré Anderson, le garçon dont j'avais vu une vidéo et que tout le monde cherche pour moi dans la ville depuis quinze jours.

Il est tout à fait extraordinaire. Ambigu, ange et démon, très charismatique, genre Montgomery Clift de la rue à 16 ans. Son jeu demande du travail mais il est intelligent et la caméra l'adore. Il vit avec son petit frère de 13 ans dans une « commune » très élevée, contrôlée par les miliciens (liés à la guérilla). Nous essayons de le loger en ville mais il ne veut pas déménager car sa mère, qui est en prison, l'appelle à un téléphone là-haut. Il vend de l'encens dans la rue et sort de trois mois de prison pour cambriolage.

Hier soir, avec trois copains, il a attaqué un passant, ils se sont partagés l'équivalent de 50 dollars. Un peu plus tard la police les a arrêtés après qu'ils aient dépensé l'argent et les a forcés à donner leurs souliers à leur victime. Il a dû rentrer pieds nus chez lui : deux heures de montée pour arriver au delà du barrio La Sierra, fruit d'une « invasion » récente. Demain je l'amène chez le médecin et on lui cherche un appartement près de l'école de son frère.

Todo Bien

Deux problèmes graves avant-hier. Nous avons perdu le décor irremplaçable le plus important, l'appartement du film et notre chauffeur a été rattrapé par deux motocyclistes qui ont jeté dans la voiture une boule de papier, un billet qui dit : « LOS PP'S QUEREMOS AL MONO TODO BIEN » (les PP veulent l'étranger, tout va bien). En Colombie, recevoir un billet de ce genre équivaut souvent à une condamnation à mort. Maintenant l'ambiance parano est garantie. Le bon côté des choses est qu'on pense qu'il s'agit d'une bande qui veut faire de l'extorsion et pas de kidnapping. Le mauvais : c'est seulement un début, d'autres choses peuvent suivre comme des coups de feu sur la maison ou la voiture.

Aujourd'hui réunion avec un des plus grands « analystes de sécurité » du pays qui suspecte... le chauffeur. On attend le résultat des analyses graphologiques. De toutes manières, sans que le spécialiste de sécurité le sache (on ne peut vraiment faire confiance à personne), nous avons aussi des contacts discrets avec le chef

de la Police. Il nous fournit à partir de demain deux policiers en civil, armés jusqu'aux dents, qui me suivront en voiture dès que je sortirai de ma nouvelle demeure qui sera une véritable fortification. Officiellement je continuerai de vivre à la même adresse. Je ne me déplacerai jamais deux fois de suite dans la même voiture, mes chauffeurs seront aussi des hommes de sécurité. Sur le lieu de tournage ou demain pour des répétitions en extérieurs, il y aura toujours une voiture blindée prête à m'emporter ! Il y a beaucoup d'autres détails très drôles que je ne peux pas révéler avant la fin du tournage et d'autres encore jamais ou dans dix ans. La lecture avec les acteurs s'est magnifiquement passée. Le scénario est parfait et les acteurs aussi. Je suis un homme heureux pour l'instant, il faut maintenant faire exister tout cela.

Nouvelle stratégie

J'ai appris hier soir de source policière que la guérilla vient de lancer un appel d'otages dans les bas fonds; ils payent mille dollars pour n'importe quel étranger. Une nouvelle stratégie pour remplacer les « pêches miraculeuses » devenues trop impopulaires. Stratégie similaire à celle de Pablo Escobar il y a 8 ans qui offrait le même prix pour chaque policier tué. Mes gardes du corps sont très nerveux. Ils ne peuvent plus se la couler douce comme avant.

Il y a quand même eu une « pêche miraculeuse » avant hier soir sur la route qui joint la ville de R. à celle de l'aéroport. La police a essayé pour une fois d'intervenir : 2 morts dans leurs rangs mais seulement 4 otages pris.

Les guérilleros sont parmi nous dans la ville, salariés avec une paye mensuelle (le chômage dépasse 20%). Ils volent des véhicules, mettent des uniformes au dernier moment, font le blocus, prennent les otages qui les intéressent (après avoir dépouillé les autres de tout objet de valeur), les emmènent à un endroit proche où d'autres camionnettes volées les attendent pour les emmener dans les zones montagneuses couvertes de jungle. Dans le meilleur des cas, les otages sont libérés au bout de six à huit mois après plusieurs paiements. Une chose est certaine : vu l'inexorable dégradation de toutes les situations, ce film ne pourrait jamais être tourné ici l'année prochaine. A moins d'un miracle, la paix s'installant du jour au lendemain. Personne n'y croit. Tous ceux qui le peuvent pensent à s'installer à l'étranger.

Les drames des jeunes acteurs. Cobrar el muerto.

Anderson ne nous avait pas mentionné ses ennuis récents avec la justice : il est convoqué pour séquestre et attaque à main armée ! On essaye d'amadouer le juge. Dans l'une des histoires ils ont pris un taxiste en otage mais le taxi avait un système de sécurité qui paralyse le véhicule 15 minutes après. Lui et ses copains se sont retrouvés en pleine nuit, en pleine campagne, avec une meute de taxistes qui ont commencé à les lyncher, ils ont été sauvés par la police qui les a inculpés.

Juan David, qui joue Wilmar, a des ennuis aussi. Il vit dans la commune de Bello et il est sur une liste, établie par un groupe qui se dit de « nettoyage social », de gens à exécuter. Il devrait déménager aujourd'hui dans un appartement que nous lui avons trouvé tout à côté d'ici.

Avant hier, nuit pluvieuse, aucun des membres de son gang de quartier ne faisait la garde pour se protéger du gang ennemi voisin qui en a profité pour se faufiler jusqu'à la maison de son meilleur ami pour le tuer. Comme sa mère protestait, ils l'ont tuée aussi.

Recette pour tourner dans le centre ville

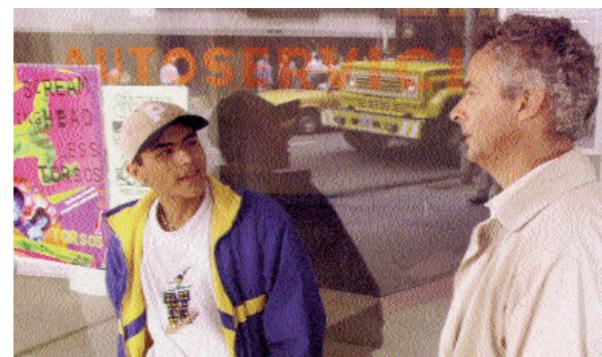
Tout d'abord organiser un faux tournage avec caméra, projecteurs, et metteur en scène hystérique. La comédie mélangée de violence est très appréciée du public. Comme acteur, un de ces mimes mendians fait très bien l'affaire. Cette après midi, pour distraire une foule énorme, la comédie violente avait un contenu social : la femme basquera délirante chargée de nous trouver chaque jour cinq figurants clochards basqueros ou mendians avait un rôle de star à côté du mime.

- Tourner ensuite pour de vrai à 50 mètres de là en toute discrétion.
- Entraîner une douzaine de figurants à s'approcher pendant les prises des gens qui risquent de regarder pour leur demander l'heure ou leur dire de circuler. Les malheureux qui résistent sont immédiatement assaillis par notre force spéciale : un groupe de mendians effrayants et puants qui n'arrêtent pas de leur demander de l'argent et de les incommoder jusqu'à ce qu'ils s'en aillent. Ce système marche à merveille. Malheureusement, il reste la pluie et le soleil qui n'arrêtent pas de brûler ou de mouiller l'image en alternance, ce qui nous oblige à bâcler certaines scènes.

Hier soir, Juan David était dans le dilemme suivant : venger la mort de la mère de son meilleur ami ou refuser de faire partie de l'expédition punitive et par là se mettre lui même en danger. J'ai essayé de lui expliquer que la mort de la mère n'était pas le pire et qu'en fait elle évitait des années de souffrances horribles. Il avait l'air convaincu quand il est parti.

Quand il est venu au test de maquillage ce matin, j'ai appris que l'assassin de la mère de son meilleur ami avait été tué hier soir.

Au maquillage Anderson et Juan David se sont rencontrés et observés pour la première fois. Il se sont retrouvés tous les deux torse nu pour faire des essais de cicatrices mais ils en avaient déjà au moins cinq vraies chacun. Ils ont aussi chacun un grand tatouage : une espèce d'iguane sur le dos de Anderson et une gargouille sur le bras de Juan David.



Rivières de sang dans les communes

Journée mémorable aujourd'hui dans la commune du Diamante.

Les camions des électriciens n'ont pas pu arriver au lieu de tournage, tout en haut du quartier, pour avoir une vue plongeante sur les escaliers. Beaucoup de câbles illégaux, installés pour voler de l'électricité bien qu'elle soit presque gratuite pour ces quartiers, sont installés si bas au travers des rues, qu'un camion de hauteur normale ne peut pas passer.

Le lieu de rendez-vous de l'équipe est chargé de mémoire pour la commune. Une immense peinture murale du logo WB (pour Warner Brothers, très populaire à cause des dessins animés) est encore criblée des balles qui ont tué 8 jeunes il y a un an. Le lendemain, revanche : 20 jeunes étaient tués dans le quartier au dessus. Il y a une semaine la même guerre a repris et bat son plein; deux morts avant hier.

La camionnette mobile contient tout l'équipement d'enregistrement et de transferts en haute définition, elle est accompagnée en permanence par deux gardes en uniformes bleus à motocyclette,

armés de mitraillettes et protégés de gilets pare-balles. Ils étaient complètement terrorisés. A raison commentaient mes gardes du corps en blue jeans, car ces hommes étaient une occasion irrésistible pour des groupes prêts à tuer pour des armes. A l'arrivée les hommes en bleu pouvaient se détendre un peu car il y avait 8 policiers en vert olive armés jusqu'aux dents en plus des cinq dont nous avons l'habitude maintenant. Pendant le tournage une vieille dame qui passait par là m'a dit que nous avons bien raison d'avoir de la protection car beaucoup de vrai sang coulait dans le quartier, que ça changeait un peu de voir du faux qui ne comptait pas pour elle. Le plus impressionnant fut quand nous avons fait pleuvoir une pluie de sang sur le quartier. Les effets spéciaux en ont évidemment fait trop et nous sommes tous marqués pour trois jours, peau et vêtements, d'un rouge indélébile. Une pluie normale de cinéma qui au milieu d'une prise double de volume et devient rouge. Le ciel, la terre, tout devient rouge et des rivières de sang commencent à couler de toutes parts. La quebrada (torrent) devient rouge, tous les enfants crient qu'il faut venir voir ça.

Si j'avais su, j'aurais fait un plan général au lieu de plans rapprochés de pieds descendant des marches et de rivières de sang qui se transforment en blood lagoon. C'est l'équipe de mon ami Luis Ospina qui a les meilleurs plans pour le « making off ».

Tout le monde était affecté par l'image et le symbole de ce « happening » conceptuel. Surtout la dame dont le devant de sa maison était transformé en quartier général du sang. L'eau et le colorant étaient mélangés dans sa cour. Elle avait perdu deux de ses huit fils, l'un de 18 ans, l'autre de 22, dans les échanges de balles qui ont lieu tous les soirs et qu'on entend au loin de la ville centrale du bas. Elle disait que ça devait être un moment très triste dans le film. Je lui ai dit qu'elle avait bien deviné.

Fernando Vallejo

Fernando VALLEJO est né en 1942 à Medellin. Il a étudié la philosophie et les Lettres à Bogota, puis la réalisation cinématographique à Rome. Il a écrit plusieurs scénarios et réalisé trois films à Mexico dans les années 70, où il vit actuellement. Egalement musicien de talent (pianiste), il est l'auteur de huit livres et vient d'achever un essai sur la biologie et le darwinisme.

Ses autres livres :

LOGOI - Grammaire du langage littéraire (étude et analyse grammatico-stylistique du patrimoine littéraire essentiel), 1983.

BARBA JACOB, Le Messenger (biographie du poète colombien), 1984 - nouvelle version **L'HOMME QUI EST MORT DEUX FOIS. LE FEU SECRET** (1986) est l'un des volets d'une « saga autobiographique » entreprise par Vallejo (**LE FLEUVE DU TEMPS**) en plusieurs volumes : **LES JOURS BLEUS** (1987), **LES CHEMINS DE ROME** (1988), **ANNEES D'INDULGENCE** (1989), **PARTI DES FANTÔMES** (1991). Son dernier roman **LA VIERGE DES TUEURS** (1994) a été publié en France en 1997 (Belfond). Dérangeant et polémique, ce premier livre de Fernando Vallejo traduit en Europe a fait découvrir l'un des écrivains les plus importants d'une nouvelle littérature d'Amérique latine, aux antipodes du célèbre « réalisme magique ». Il sera publié cette année dans plusieurs autres pays.

Les livres de Vallejo sont d'ailleurs beaucoup plus connus que lui-même en Colombie ou au Mexique, où il est un peu considéré comme le « fantôme littéraire de la Colombie ». Très peu de photos ou d'interviews, pas d'apparitions en public ou dans les médias... « Je trouve très bien que les livres soit écrits par des fantômes », dit-il, « J'écris pour inquiéter... n'est-ce pas une des seules raisons d'être de la littérature ? »

Extraits de presse

Le livre

« Le plus beau, le plus délirant chant d'amour et de damnation arraché depuis longtemps à la littérature. Un livre hors pair, accusateur, impitoyable et délirant. »

(Claude-Michel Cluny - Le Figaro)

« Vallejo hurle sa rage avec la voix des grands imprécateurs de la littérature, Léon Bloy ou Genet. De ce jeu de massacre, on sort K.O. Littéralement ».

(André Clavel - L'Express)

« Il y avait longtemps qu'on avait pas entendu un écrivain rugir de la sorte. C'est une fiction tirée du réel par une sorte de BARDAMU visionnaire. »

(Fabrice Gignault - Elle)

« On n'envoie pas le peuple aux remparts avec des berceuses, on prend une sirène d'alerte... Vallejo écrit avec les poings, et sa phrase cogne où ça fait mal, elle halète comme un boxeur, elle feinte avec l'argot des tueurs... »

(Jean Soublin - Le Monde)

« En Colombie, lorsque tu tends l'autre joue, on achève de te décoller la rétine d'un deuxième coup de matraque. Le troisième coup de matraque est ce roman de Fernando Vallejo, où même les émeraudes de Colombie semblent devenir des balles. »

(André Rollin - Le Canard Enchaîné)

« Vallejo, avec outrance, lyrisme, semble, au-delà de l'apocalyptique tableau de son pays, sonner le glas de la terre entière, qui a perdu ses repères et qui est devenue «un cauchemar de Dieu ».

(Annie Coppermann - Les Echos)

« Si Medellin est comme le raconte Vallejo, il ne serait pas étonnant que les « forces vives » de la ville envoient à l'écrivain, sinon un sicaire, du moins une assignation en justice. Un roman, une confession amoureuse, un pamphlet, un reportage, un poème lyrique, un guide touristique pour faire fuir les touristes. Il mêle à son gré les tons et les genres... **La Vierge des tueurs** est un livre scandaleux et provocateur, plein d'éclairs et d'ombres, une espèce de lettre personnelle adressée à des amis étrangers pour leur raconter Medellin, la capitale de la haine. »

(Cambio 16. Bogota)

« Là se tient l'enfer, avec beaucoup plus de sept cercles. La mort est ce qu'il y a de moins cher à Medellin, de moins rare et de plus commun... Fernando Vallejo utilise la littérature d'une façon nette, rapide comme une balle, pour nous peindre un monde de morts qui reflète clairement une des morts possibles de notre espèce. »

(El Financiero. Mexico. 28.10.94)

Les techniciens

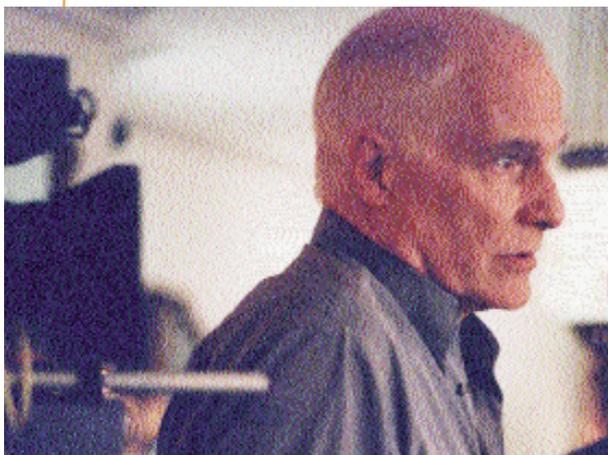
Mise en scène	Barbet Schroeder
Scénario	Fernando Vallejo D'après son roman « La Virgen de los sicarios »
Image	Rodrigo Lalinde
Son	Cesar Salazar
Décor et costumes	Monica Marulanda
Musique	Jorge Arriagada
Montage image	Elsa Vasquez
Montage son	Jean Goudier
Mixage son	Dominique Hennequin
Premier assistant réalisation	Jorge Valencia / Hervé Ruet
Casting	Marlin Franco
Camera	Oscar Bernal
Steadycam	Sergio Gazzera
Ingénieur HD	Gabor Bene
Bruiteur	Jean-Pierre Lelong
Ensemblier	José Gabriel Sanchez
Maquillage	Flor Marina Sandoval
Effets spéciaux	Miguel Angel Guzman
Cascades	Juan Carlos Garcia

Production

Les Films du Losange	Barbet Schroeder / Margaret Menegoz
Le Studio Canal+	
Vertigo Films	
Tucan Producciones Cinematograficas Ltda	Jaime Osorio Gomez
avec la participation de Canal+	
Ventes internationales	Le Studio Canal+
Distribution France	Les Films du Losange
Attaché de presse	Jean-Pierre Vincent Clotilde Lecuillier

Les comédiens

Fernando	German Jaramillo
Alexis	Anderson Ballesteros
Wilmar	Juan David Restrepo
Alfonso	Manuel Busquets



Barbet SCHROEDER

Né le 26 août 1941 à Téhéran.

1958-1963: collabore aux Cahiers du Cinéma et à L'Air de Paris

Assistant stagiaire de Jean-Luc Godard sur **Les Carabiniers**

Réalise deux courts-métrages amateurs en 16 mm et noir et blanc

1963 : Crée la société de production Les Films du Losange

Produit les deux premiers Contes moraux d'Eric Rohmer **La boulangère de Monceau** (dont il tient aussi le rôle principal) et

La carrière de Suzanne

Nominé à l'Oscar et au Golden Globe pour **Le mystère Von Bülow**

Barbet SCHROEDER a tenu de nombreux petits rôles, notamment dans **La boulangère de Monceau**, **Les Carabiniers**, **Paris vu par ...** (épisode **Gare du Nord** de Jean Rouch), **Out One**, **Céline et Julie vont en bateau**, **Bandini**, **Le flic de Beverly Hills 3**, **La reine Margot**, **Mars Attack**.

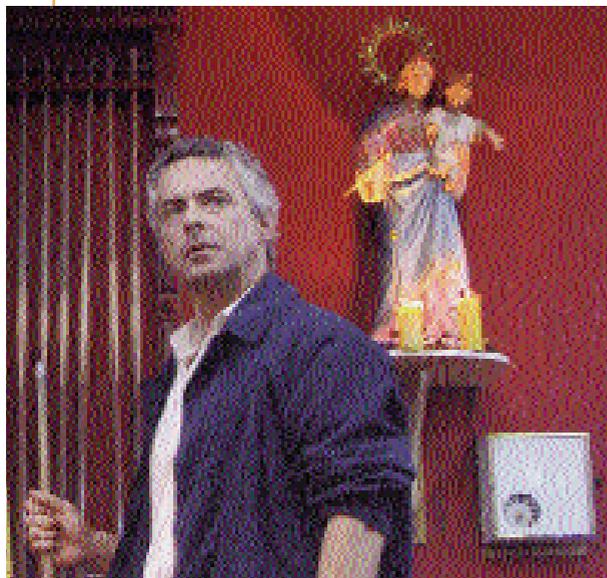
Réalisateur

- 1969 **MORE** avec Mimsy Farmer et Klaus Grunberg
- 1971 **SING-SING, LE COCHON AUX PATATES DOUCES**
MAQUILLAGES, LE REPAS RITUEL
(courts métrages documentaires en Nouvelle Guinée)
- 1972 **LA VALLEE** avec Bulle Ogier et Jean-Pierre Kalfon (Venise 1973)
- 1974 **GENERAL IDI AMIN DADA** (documentaire) (Cannes 1974)
- 1975 **MAITRESSE** avec Bulle Ogier et Gérard Depardieu
- 1977 **KOKO, LE GORILLE QUI PARLE** (documentaire) (Cannes 1978)
- 1982-84 **CHARLES BUKOWSKI** (50 vidéos de 4 minutes)
- 1984 **TRICHEURS** avec Bulle Ogier et Jacques Dutronc
- 1987 **BARFLY** avec Mickey Rourke et Faye Dunaway (Cannes 1987)
- 1990 **LE MYSTERE VON BULOW** avec Glenn Close, Jeremy Irons et Ron Silver
- 1992 **JF PARTAGERAIT APPARTEMENT** avec Bridget Fonda et Jennifer Jason Leigh
- 1994 **KISS OF DEATH** avec David Caruso, Nicholas Cage et Samuel Jackson (Cannes 96)
- 1995 **BEFORE AND AFTER** avec Meryl Streep et Liam Neeson
- 1997 **DESPERATE MESURES** avec Andy Garcia et Michael Keaton

Producteur

- 1964 **MEDITERRANEE** de Jean-Daniel Pollet
- 1965 **PARIS VU PAR...** de Claude Chabrol, Jean Douchet, Jean-Luc Godard, Jean-Daniel Pollet, Eric Rohmer, Jean Rouch
- 1966 **LA COLLECTIONNEUSE** d'Eric Rohmer
- 1967 **TU IMAGINES ROBINSON** de Jean-Daniel Pollet
- 1968 **MA NUIT CHEZ MAUD** d'Eric Rohmer
- 1970 **LE GENOU DE CLAIRE** d'Eric Rohmer
- 1972 **L'AMOUR L'APRES-MIDI** d'Eric Rohmer
OUT ONE de Jacques Rivette (coproduction)
- 1973 **LA MAMAN ET LA PUTAIN** de Jean Eustache (coproduction)
- 1974 **CELINE ET JULIE VONT EN BATEAU** de Jacques Rivette
- 1975 **FLOCONS D'OR** de Werner Schroeter
LA MARQUISE D'O d'Eric Rohmer
- 1976 **ROULETTE CHINOISE** de R.W. Fassbinder (coproduction)
L'AMI AMERICAIN de Wim Wenders (coproduction)
- 1977 **LE PASSE MONTAGNE** de Jean-François Stevenin
- 1978 **PERCEVAL LE GALLOIS** d'Eric Rohmer
- 1979 **LE NAVIRE NIGHT** de Marguerite Duras
- 1981 **LE PONT DU NORD** de Jacques Rivette
- 1984 **MAUVAISE CONDUITE** de Nestor Almendros

German JARAMILLO



German JARAMILLO est né à Manizales, en Colombie, en 1952.

En 1973 il participe à la création du Théâtre Libre de Bogota, à partir d'une mouvance artistique née dans les milieux universitaires, qui à l'époque cherchait à créer une dramaturgie nationale s'appuyant sur les contradictions politiques et sociales du pays. L'œuvre la plus connue de cette première étape est sans aucun doute **L'agonie du défunt** d'Esteban Navajas (1977), mise en scène par Jorge Plata, dans laquelle German Jaramillo a joué le rôle principal, celui de Don Agustino Landazabal, pendant vingt ans et plus de trois mille représentations. Cette œuvre a été présentée dans tout le pays et a remporté le prix Maison des Amériques en 1977. Elle fut également deux fois mise en scène pour la télévision.

On peut aussi remarquer pendant cette période, les rôles de Ivan Vesovchikov dans **La mère de Bertold Brecht** (1974) et Jacobo Herrera dans **Les locataires de la haine** de Jairo Anibal Nino (1976), mis en scène par Ricardo Camacho.

Il continua sa formation de comédien en jouant le rôle de Kent dans **Le Roi Lear** de Shakespeare (1979), et celui du Grand Prévôt dans **Farce et Licence de la Reine de Castille** de Valle Inclan (1982). Ensuite le Théâtre Libre fit une tournée internationale en Chine, en Espagne, en Hollande, en Angleterre et en France, en présentant **L'agonie du défunt** et **Les Baladins** de Jairo Anibal Nino.

En 1984, German Jaramillo joua les rôles de Marvin Macy dans **La Ballade du Café Triste** de Carson McCullers, adaptée par Edward Albee (1984) et mis en scène par Ricardo Camacho. En 1985, dans un projet commun entre l'Association Française d'Action Artistique et le Théâtre Libre, il joua le rôle de Monsieur Jourdain dans **Le Bourgeois Gentilhomme** de Molière, mis en scène par Hervé Van der Meulen. Ce spectacle reçut le prix de la meilleure pièce de la saison en Colombie et German Jaramillo le prix du meilleur comédien.

Il a joué aussi le rôle du Père dans **Six personnages en quête d'auteur** de Pirandello (1989), mis en scène par German Moure et le rôle du poète José Asuncion Silva dans **Sur le sable triste**, mis en scène par Eduardo Camacho (1991), dont on a également fait une version pour la télévision.

En 1993, il joue Don Juan Tenorio dans **Le Moqueur de Séville** de Tirso de Molina.

Entre 1995 et 1997 Sir Toby Belch dans **La nuit d'Épiphanie** de Shakespeare et Jacobo dans **Dehors l'air mord**, de Piedad Bonet, toutes deux mis en scène par Ricardo Camacho.

En 1999, avant d'être invité par Barbet Schroeder à jouer le rôle de Fernando dans **La Vierge des Tueurs**, il a produit, pour le Théâtre Libre, la trilogie d'Eschyle, **L'Orestide**, en y jouant également les rôles d'Agamemnon, un esclave et le dieu Apollon. Cette pièce fut considérée comme étant le meilleur spectacle des dernières années en Colombie (1999).